



# CHINE NOSTALGIE ET ESPRIT DE CONQUÊTE

Le pays plonge dans ses traditions pour renouer avec un peuple désarçonné par un développement fulgurant. À l'étranger, il se présente comme une civilisation résolument conquérante.

**E**n ouvrant, en novembre 2012, le XVIII<sup>e</sup> congrès du Parti communiste chinois, le secrétaire général de l'époque, Hu Jintao, s'était fendu d'une formule inédite : il avait appelé ses camarades à « promouvoir énergiquement le développement d'une civilisation écologique ». L'expression, plutôt ronflante, tomba rapidement en désuétude, avant de ressusciter, à l'été 2015, à l'Élysée. À l'annonce des prochains objectifs chinois d'émissions de CO<sub>2</sub>, exprimés par le Premier ministre Li Keqiang en visite à Paris, le Président français déclara que la Chine « confirmait son engagement à construire une civilisation écologique ».

S'agissait-il d'un préchi-prêcha comme le régime chinois en a le secret ou d'une volonté assumée – et prétentieuse – de décider de la nature même de la civilisation chinoise à court terme ? Les colossales explosions de produits chimiques, à Tianjin, ont

montré combien la corruption et l'absence de supervision populaire limitaient encore toute véritable ambition écologique. Alors comment distinguer la vérité des éléments de langage ? Comment définir la civilisation chinoise contemporaine avec lucidité ?

## Un accès à l'Europe par la mer ou le rail

Une chose est certaine et s'exprime sans ambages : la Chine d'aujourd'hui est conquérante. Derrière un volontarisme économique décomplexé, la civilisation chinoise infuse bien au-delà de ses frontières, bousculant moult équilibres régionaux. Prenons, par exemple, la nouvelle route de la soie, officialisée à l'automne 2013 par le président Xi Jinping. Ce trait d'union commercial entre l'Orient et l'Occident offre six corridors quadrillant l'ensemble de l'Asie et rejoignant l'Europe par la mer ou le rail. De fait, en 2011,

# DE CONQUÊTE

la Chine lançait la construction d'une voie ferrée devant traverser le Kazakhstan, la Russie, la Pologne pour s'arrêter en Allemagne. Deux fois plus rapide que le transport maritime et deux fois moins chère que le transport aérien, cette ligne à conteneurs Chongqing-Duisburg facilite aujourd'hui le désenclavement de provinces chinoises situées à l'intérieur des terres. Une route maritime a également été mise en place – elle relie Canton à Venise – non sans une stratégique prise de contrôle du port étatique du Pirée, en Grèce, dont une grande partie a été achetée par une société chinoise.

## Des intérêts aux quatre coins du monde

Cette nouvelle route de la soie répond à des impératifs, comme celui de nourrir au quotidien 1,36 milliard d'habitants devenus majoritairement urbains. La Chine ne cesse d'importer nourriture et énergie face à une demande intérieure en hausse constante. Le pays se doit ainsi d'assurer une présence durable partout pour garantir ses intérêts. Le port d'Agadir, au Maroc, n'accueille-t-il pas une douzaine de pêcheries hauturières

chinoises, dans l'indifférence touristique générale ? La Chine ne construit-elle pas, en Bretagne, la plus grosse usine au monde de lait en poudre ? La forêt amazonienne n'est-elle pas menacée par la culture industrielle du soja à destination du marché chinois ? Des riches Chinois ne viennent-ils pas placer leurs épargnes frauduleuses à Vancouver, au Canada ? Les exemples d'une Chine mondialisée sont infinis.

Par endroits, cette influence s'accompagne d'une sinisation étonnante, souvent dénoncée par l'Occident, en dépit de son propre passé colonialiste. « En Afrique, la Chine duplique un modèle de gouvernance particulier, basé sur le capitalisme d'État, où de larges entreprises étatiques contrôlent les industries les plus lucratives, sur la non-ingérence politique, afin de ne pas humilier, même lorsque les droits de l'homme les plus élémentaires sont fortement bafoués. Cette recette semble bien fonctionner », estime Chih-yu Shih, professeur à l'université nationale de Taïwan et rédacteur en chef de la revue *Asian Ethnicity*. À se demander si, comme l'écrivait Pierre Gentelle, géographe et spécialiste de la Chine disparu en 2010, « la civilisation chinoise devra ■■■

Jordan Pouille  
Journaliste.

■ ■ ■ englober les peuples en cours de sinisation ». Celle-ci, majoritairement han, inclut déjà, de gré ou de force, les civilisations ouïgoure, mongole, zhuang et tibétaine. Au Népal, les Ouïgours en exil depuis des décennies se voient offrir des bourses pour venir étudier en Chine et des aides à l'installation. À l'inverse, dans la province chinoise du Xinjiang, les Ouïgours n'ont d'autre option que l'assimilation. La promotion d'une identité nationale chinoise, d'une civilisation unifiée, passe essentiellement par la maîtrise de la langue dominante, même si le gouvernement a actuellement bien du mal à recruter 30 000 enseignants, qui maîtriseraient aussi bien le mandarin que l'ouïgour.

**Un peuple en perte de repères**

Rattraper la Grande-Bretagne, s'affranchir du modèle soviétique... La Chine contemporaine n'a cessé de vouloir se réinventer, en s'inspirant des autres, non sans mal. Selon les calculs de l'historien pékinois Yang Jisheng, 36 millions de Chinois sont morts de faim ou de violence, entre 1958 et 1962, pendant le Grand Bond en avant, « une utopie maoïste menée sous un système dictatorial, où aucune opinion divergente n'était tolérée, pas même le bon sens ». Cette soif subite de modernité a ébranlé la civilisation, nié la pensée (les intellectuels étaient persécutés durant la Révolution culturelle) et les fondements de l'empire du Milieu. « Toute cette folie du totalitarisme a entraîné la dégénérescence du caractère national, dont les conséquences sont encore visibles aujourd'hui », affirme le vieil historien.

Perte de repères, manque de confiance, obsession matérialiste, débats rabotés par une censure massive, désir grandissant de spiritualité et désintérêt profond pour la politique : malgré l'attitude conquérante de la Chine à l'étranger, son peuple se cherche. Pour autant, la société chinoise actuelle demeure attachée à une manière de penser ancestrale : les valeurs familiales confucéennes, qui prônent l'éthique à défaut d'être égalitaires. Comme un fils devant faire œuvre de piété envers son père, et réciproquement.

De fait, en Chine, un dirigeant à toute autorité sur son peuple, mais il a l'obligation morale de le traiter décentement. S'il n'y parvient pas, s'il fuit, alors il perd son « mandat du ciel » (*tianming*). Du temps des empereurs, tous les officiels étaient sélectionnés après évaluation de leur maîtrise des textes confucéens. Dans la presse comme sur les réseaux sociaux, les Chinois aiment fustiger les enfants ingrats et les pères délaissés, les officiels corrompus délaissant le petit peuple (*lao bai xing*).

**Un État aux prétentions hégémoniques**

En matière de relations internationales, la Chine actuelle raisonnerait également autour du mandat du ciel. C'est le postulat de Sheng Hong, professeur à l'université du Shandong et directeur de l'institut de recherche en sciences sociales Tianze, à Pékin. Selon lui, un système de relations hiérarchiques entre puissances inégales et gouvernée par la Chine – dont la civilisation serait *in fine* reconnue par tous comme



© LA VIE / LE MONDE  
Sources : China Analysis, European Council on Foreign Relations ; CSIS ; Xinhua ; Le Monde.

étant supérieure, permettrait de transcender tous les clivages. Une alternative au modèle westphalien d'indépendance absolue des États souverains ? « Pour que la *tianxia* [le Céleste Empire, littéralement « sous le ciel »] soit adoptée et ouvre la voie vers une paix universelle, il faut que la surpuissance chinoise soit reconnue sans conteste, et cela passe par une hégémonie militaire », précise June Teufel Dreyer, spécialiste de la Chine à l'université de Miami. C'est pourquoi les tensions en mer de Chine ne sont pas anecdotiques. À chaque sommet annuel de l'Asean (Association des nations de l'Asie du Sud-Est), la Chine décide toute seule de ne pas aborder la question des îles de mer de Chine à la souveraineté contestée, au grand dam des pays concernés, comme si les États de l'Asie du Sud-Est avaient accepté l'hégémonie chinoise.

En exhibant ses canons, en construisant en catimini des bases militaires sur des récifs coralliens, le Parti-État affirme son hégémonie régionale et tente aussi de convaincre son peuple de sa détermination à venger les humiliations passées : guerres de l'Opium (de 1839 à 1842, puis de 1856 à 1860), massacres japonais au XX<sup>e</sup> siècle, voire même l'omnipotence des « valeurs universelles » de démocratie, d'individualisme proposées par l'Europe puis l'Amérique du Nord aux peuples du monde depuis six siècles. Le combat pour la souveraineté chinoise des insignifiantes îles Spratly ou Diaoyu est ainsi capable de faire descendre des millions de Chinois dans la rue, galvanisés par une télévision d'État diffusant en boucle des images d'entraînements militaires vietnamiens ou japonais. D'après Richard Edmonds, géographe au Centre des

études asiatiques à l'université de Chicago, « le conflit de souveraineté sur les îles Diaoyu en particulier, qui remonte à 1972, est compliqué, car l'Histoire ne retient que des occupations japonaises limitées, de quelques décennies à peine. Et ces îles n'ont jamais eu de signification économique ou politique. » Les îles n'ont jamais été occupées par la Chine. Sa marine marchande s'en servait seulement de point de repère, sur sa route vers l'archipel des Ryukyu, devenue l'archipel nippon d'Okinawa. Mais elles permettent à Pékin, en cette période contemporaine où le Parti craint pour sa pérennité, d'exacerber le sentiment national et de se replacer au centre de l'échiquier est-asiatique, au risque (calculé) de provoquer un conflit armé. Le renouveau de la civilisation contemporaine chinoise semble être à ce prix. ■